

Dans *Mistral*, la nouvelle qui clôt son nouveau recueil, la plus achevée, Françoise Pirart raconte la semaine de vacances d'une famille dans un gîte en Camargue qui, progressivement, déraile. Avec une grande justesse, elle raconte la suite des jours, les tensions plus ou moins contenues, mais qui ne demandent qu'à exploser, entre les enfants – une fille et deux jumeaux – et entre les parents, lui romancier incapable d'entamer son premier chapitre, elle en proie à des maux de tête récurrents, sous un mistral incessant. Jusqu'au drame final. Avec ce livre, l'auteure de *La fortune des sans-avoir* revient, après un détour par Anorage, La Renaissance du livre ou Arléa (*La nuit de Sala*), chez une editrice où elle a déjà publié plusieurs romans et nouvelles dans les années 1990. Elle propose treize courtes histoires, se plaçant tantôt dans la peau d'un homme, tantôt dans celle d'une femme, remontant le plus souvent à la source des émotions qui nous animent tous, dans nos rapports aux autres, au sein du couple ou au cœur de la solitude.

Son recueil est clairement scindé en deux parties. Dans la première, il est question de fascination pour la Femme. C'est suite à la contemplation du visage d'une jeune fille venu hanter son imaginaire que le narrateur du premier texte, qui donne à l'ensemble son titre, commet un accident et finit par devenir un héros malgré lui. C'est un pur fantasme, un mannequin de cire exposé dans la vitrine d'un grand magasin, qui conduit le héros de *Peau de sable* à revenir quotidiennement sur ce bout de trottoir et à s'interroger sur celle qui, régulièrement, l'habille et la déshabille. C'est encore une autre attirance, pour une violoniste polonaise entendue un soir qui, dans *Un femme parfaite*, pousse un mari coureur à mettre réellement son couple en danger. C'est le regard insistant d'un homme la guettant dans le reflet de la vitre d'un train qui met mal à l'aise la voyageuse de *Tête à tête*. Et, dans *David, pour qu'il n'oublie pas*, il est question d'une crise de jalousie irraisonnée, sans réel fondement, d'une épouse soupçonnant son mari d'une

liaison adultérine, alors qu'elle-même a failli succomber aux charmes d'un homme plus jeune qu'elle. Cette histoire parle également de culpabilité, introduisant ainsi la seconde partie du livre. Car, à la fascination pour le beau sexe, succède un autre thème, la culpabilité individuelle. Qu'elle soit historique – *Jour de Seigneur, jour de labeur* –, sociale – *En ville* –, ou, au contraire, niée et détournée à son avantage – *Casse-Pointe, Martial contre Malthus*. Hormis à trois ou quatre reprises, dans *Casse-Pointe, Un jour couleur d'orange* ou *Mistral*, et encore, les nouvelles de Françoise Pirart ne reposent pas sur leur chute. Leur fin ne vient pas, en effet, surprendre le lecteur, le désarçonner, mais s'inscrit au contraire dans la continuité du texte avec une logique qui en souligne la profondeur humaine.

Françoise **PIRART**  
*Un acte de faiblesse*

Luce Wilquin, Avin, 2010, 155 p., 17 €